

LETTRES AMÉRICAINES

WINDSOR, lundi 30 janvier 1882.

Après nous être procuré nos billets de chemin de fer pour notre voyage du Canada à la Floride—série de coupons imprimés sur deux ribambelles de papier, longue de trois ou quatre pieds et destinées à étonner, sur notre route, aussi bien les conducteurs de convois que les garçons d'hôtel—nous allons dîner chez M. Girardot, avec qui nos lecteurs ont déjà lié connaissance.

Notre hôte demeure à Sandwich, à plus de deux milles de Windsor. Pour faire honneur à sa table, justement renommée à plusieurs lieues à la ronde, nous nous rendons à pied chez lui afin de développer notre appétit par trois quarts d'heure de marche, à l'air piquant d'une belle matinée comme nous en avons eu en octobre dans la province de Québec. Arrivés à destination, nous frappons à la porte d'une villa blanche et coquette, avec ses persiennes vertes et son air d'heureuse bonhomie.

—Entrez, entrez, messieurs, et soyez les très bien venus, nous dit un homme de soixante ans, mais vert comme un pied de vigne en juin, courtaud, trapu, et dont la figure s'épanouit dans un large et bon sourire. Permettez-moi de vous présenter à ma femme et à ma fille, Mme Péquigneau. Maintenant, voici le cousin Tournier et le cousin Hyppolite Girardot, ainsi que mon fils Ernest.

Nous saluons, l'on nous salue, et le père Girardot s'écrie :

—Messieurs, je crois que l'air vif que vous venez de respirer nécessite un petit verre d'eau-de-vie. Vous êtes en transpiration, et quelques gouttes de cordial vous empêcheront de vous enrhummer. Sans compter que cela donne du ton à l'estomac avant de dîner.

—Oh ! pour ce qui est du ton, M. Girardot, nous en avons un fameux et d'un diapason joliment élevé !

—Oui, eh bien, tant mieux ! tant mieux ! Et, puisqu'il en est ainsi, mettons-nous à table, car vous êtes justement arrivés à point. Messieurs, veuillez vous placer ici.

Et l'instant d'après, nous trempions hardiment nos cuillères dans la bonne soupe aux légumes dont la vapeur chaude et parfumée nous chatouillait agréablement les papilles nasales. Puis vint un friandeau de poulet relevé d'une pointe d'ail qui alla jeter l'éveil jusque dans les cavités les plus intimes de nos estomacs déjà bien dégourdis.

—Maintenant, messieurs, dit notre hôte en saisissant au vol une bouteille qui se dressait en face de lui—chacun des convives, du reste, avait la sienne—vous allez me faire l'honneur de boire avec moi de ce vin de ma confection. Peut-être lui trouverez-vous quelque qualité.

Il remplit de la saine liqueur vermeille nos verres que nous portâmes à nos lèvres. Après une seconde de recueillement :

—Oh mais ! oh mais ! c'est qu'il est bon, ce vin ! nous écriâmes-nous.

—N'est-ce pas ? dit le père Girardot, en faisant claque sa langue avec satisfaction, tandis que son excellente figure s'illuminait de ce franc rire de l'honnête homme qui jouit des bonnes choses de la vie, après une carrière tissée de dévouement et de devoirs noblement accomplis. Hum ! messieurs, vous en buvez souvent, je crois, qui n'a pas le bouquet de celui-ci !

Eh ! sur notre âme, il disait vrai !

L'un de nous s'étant avisé de lui demander de l'eau pour couper son vin, selon son habitude :

—Eh ! comment donc, monsieur ! fit le digne homme en remplissant de vin le verre jusqu'au bord ; dans ce pays de la vigne, est-ce qu'on boit de l'eau ! A votre santé, monsieur.

Et lui-même but à verre pleurant.

—Vous manufacturez ce vin vous-même ?

—Oui, monsieur.

—Depuis combien de temps ?

—En 1872, le cousin Tournier—qui est aujourd'hui le grand vigneron du comté d'Essex—et moi, nous plantions chacun six cent cinquante pieds de vigne *Concord*. A la troisième végétation, nous récoltions suffisamment de raisin pour faire du vin. Aujourd'hui, avec chacun notre arpent de vignes—que nous ne céderions pas pour \$1,500—nous obtenons mille gallons de vin par an. Mon fils Ernest a maintenant à lui seul de quatre à cinq arpents, trois mille pieds, qui vont bientôt donner les meilleurs résultats. Depuis nos premières tentatives et en présence de nos succès, la culture de la vigne s'est propagée d'une manière étonnante aux environs de Sandwich et de Windsor, dont le sol se prête merveilleusement à la venue du raisin, surtout dans le voisinage de la rivière. Nous avons aujourd'hui, dans le comté, cent arpents plantés en vignes ; cette culture va se doubler et se tripler, dans un avenir très rapproché, et deviendra une source de revenus considérables pour la contrée. Maintenant, laissez-moi vous faire goûter de ce petit vin blanc.

Et, dans un autre verre, il laissa tomber, d'une main généreuse, un liquide couleur de topaze, réjouissant le regard, un rayon de soleil liquéfié qui nous chatouilla

le palais avec ces titillations exquis qui font la volupté des fines bouches au contact d'un cru de bon aloi.

—Hein ! celui-ci, qu'en dites-vous ? fit notre hôte en remettant pieusement son verre sur la table, tandis qu'il nous interrogeait de ses petits yeux pétillant d'une joie satisfaite.

—Oh ! sapristi ! il est de deux ou trois tons plus élevé que l'autre sur la gamme de la dégustation !

—Attendez un peu que vous ayez goûté de mon champagne ! s'exclama le cousin Tournier en se précipitant vers la cave, d'où il reparut, l'instant d'après, tenant triomphalement une bouteille de chaque main.

Les deux bouchons sautent au plafond, et, au milieu de la conversation devenue générale, nous savourons le champagne Tournier, certes de beaucoup préférable à une foule de liqueurs fermentées et frelatées que nous buvons partout en Amérique sous le prétexte fallacieux de vins mousseux de France.

Et puis, ce généreux jus de la treille nous déliant de plus en plus la langue, nous en vinmes à parler de la France, de sa gloire, de ses malheurs et *quibusdam rebus aliis*. Tant qu'enfin, le soir venu, il nous fallut nous séparer de ces braves gens.

Le père Girardot tint absolument à nous ramener lui-même avec sa voiture qu'il conduisit, tout guilleret et grand train jusqu'à Windsor, d'où nous ne nous séparâmes qu'à regret de cet excellent homme.

Sur les 10 heures du soir nous quittions Windsor et nous nous rendions à la gare du *Michigan Central*, en traversant Détroit, dont les rues sont brillamment éclairées, de-ci et de-là, à la magique lumière électrique. Nous primes le char-dortoir où nous ne devions guère dormir ; une première nuit en chemin de fer nous tenant toujours éveillés.

31 janvier.

A 7 heures du matin, nous étions à Buffalo, où nous descendons pour prendre le train qui nous doit mener à Niagara. Nous sommes dans les quartiers manufacturiers. Partout des usines et des maisons en brique d'un rouge terni par la fumée du charbon de terre. Un ciel gris assombrit encore la physionomie de cette partie de la ville. Après avoir flâné et bâillé maintes fois pendant deux heures aux abords de la gare, nous partons pour Niagara, où nous arrivons sur les 10 heures. Laisant nos effets à la garde d'un commis de la station, nous sommes assaillis, au sortir de la gare, par un essaim de cochers tous plus verbeux, pressants, assommants les uns que les autres. C'est avec peine que nous parvenons à nous frayer un chemin au travers de cette armée de solliciteurs acharnés à notre personne. Après avoir rebuffé le plus grand nombre, nous parvenons à un hôtel où nous commandons à déjeuner, poursuivis par un cocher qui, plus déterminé et moins susceptible que ses confrères, nous a relancés jusque là. Nous ayant d'abord demandé trois dollars pour nous conduire aux chutes, il finit par accepter avec empressement une piastre que nous lui offrons.

Comme nous sommes en train de nous laver les mains, un grand irlandais, moustache jusqu'aux oreilles, se précipite dans nos bras, qui ne s'ouvrent point pour le recevoir, la figure rayonnante comme s'il retrouvait de vieux amis. Surpris, choqué d'un pareil sans-gêne de la part d'un inconnu, l'un de nous qui croit avoir à faire à un filou en veine d'exploitation, le regarde du haut de toute sa dignité et lui dit avec une sévérité qui déconcerte tout à fait notre homme :

—Who are you ?

—Je suis le propriétaire de l'établissement, répond l'hôtelier tout penaud.

—Voyez donc à ce que notre déjeuner soit prêt au plus tôt.

—Certainement, certainement, *gentlemen*, repart l'hôte qui disparaît comme par enchantement dans la boîte d'un escalier obscur.

Pendant que nous déjeunons—assez mal du reste—il se trouve que l'hôtelier est catholique. Il a reconnu l'abbé et se fait de plus en plus aimable.

A 11 heures, nous montons en voiture et nous arrivons, en quelques minutes, au nouveau pont suspendu à l'entrée duquel on nous fait payer un dollar et demi pour prix du passage. C'est là d'où nous avons le premier aspect de la chute. Mais notre curiosité est beaucoup distraite par la sensation pénible que nous éprouvons de nous voir sur ce pont de 1,800 pieds de longueur et tendu, tout d'un trait, à 198 pieds au-dessus d'un abîme qui n'a pas moins, lui-même, de 200 pieds de profondeur de la surface au fond de la rivière. Plus nous nous arrêtons à y penser et plus nous devenons silencieux. Le cocher, s'ingérant tout à coup de lancer ses chevaux au trot au beau milieu du pont, nous poussons tous une exclamation qui n'en fait qu'une seule :

—Par Dieu ! au pas !

Enfin, nous touchons la rive canadienne et nous exhalons un énorme soupir de satisfaction en nous sentant rouler solidement sur le prosaïque mais plus sûr pavé des vaches.

De prime-abord, celui qui aperçoit les chutes éprouve une déception. La grande largeur de la rivière fait que l'on ne se rend pas bien compte de la hauteur de la cataracte et de l'énorme masse d'eau qui y croule dans un gouffre de cent cinquante pieds. Mais, une fois que

l'on est descendu au-dessous de ce qui reste du *table rock*, l'impression change et l'on reste stupéfié de l'imposante majesté de la cataracte la plus justement célèbre du monde entier.

A cette saison de l'année, le Niagara nous apparaît tout frimassé comme la tête du dieu de l'hiver. A part le torrent, qui bondit et s'éffondre avec des rugissements de foudre, tout autour de lui n'est que neige et glace. Dans le voisinage, les arbres qui couronnent *l'île à la chèvre* et bordent les deux falaises, tantôt coupées à pic et tantôt surplombant la rivière, sont couverts de verglas et de frimas formés par la pluie qui monte constamment des profondeurs ; tandis qu'aux abords immédiats de la chute, les parois du roc sont revêtues d'une immense couche de glace jaunâtre qui affecte les formes les plus fantaisistes. Stalactites, immenses stalagmites, colonnades gigantesques d'un temple merveilleux, statues étranges, composant des groupes bizarres et qu'on croirait venues directement du temple de Juggernaut, ce monument, d'une architecture indescriptible, nous apparaît à travers une buée qui jette un demi-jour mystérieux sur le fantastique édifice.

Rendus à la tour d'observation du *table rock*, le propriétaire de la maison d'en face nous invite poliment à entrer chez lui pour contempler les chutes du haut de la terrasse qui règne sur la maison, en ajoutant que cela ne nous coûtera rien que la peine d'y monter. Séduits par une aussi gracieuse invitation, nous nous empressons d'entrer dans cette demeure hospitalière. Nous n'en étions pas sortis !

Après avoir grimpé quatre étages, nous émergeons du toit où nous pouvons rester à peine une minute, tellement la pluie qui monte d'en bas est épaisse. A peine descendus, nous sommes assaillis par le perfide propriétaire qui nous pousse malgré nous dans un musée rempli de photographies et de curiosités de toute espèce. Le monsieur poli, sa dame non moins prévenante, leurs filles plus engageantes encore, nous présentent, qui des vues de la chute, qui des bibelots de tout genre dûs à l'imagination industrielle des naturels de l'endroit. De guerre lasse, nous allions acheter quelque objet, dans le but de négocier le traité de paix le plus avantageux possible, lorsque notre homme a la malencontreuse idée de nous proposer de faire notre portrait avec vue générale des chutes.

—A quel prix ? lui demandons-nous !

—Seulement douze piastres la douzaine, répond-il avec son plus beau sourire ; ou bien encore sept dollars pour six copies et cinq piastres pour trois.

—C'est un peu cher ! disons-nous sèchement.

Et nous profitons du froid que notre bref refus jette sur le déluge des offres de cette intéressante famille, pour sortir de cette caverne d'exploiteurs enragés.

Mais cette tactique savante ne nous amène que jusqu'au vestibule où notre hôte—que nous voulions à toutes les divinités infernales qui habitent les antres du Niagara—se précipite, toujours souriant, entre nous et la porte de sortie.

—Au moins, s'écrie-t-il, vous ne sauriez partir sans descendre au pied de la chute par la tour d'observation ! Ça ne coûte rien.

—Mais, nous serons mouillés !

—Nous vous prêterons des vêtements imperméables.

—Sortons-nous hors de la tour !

—Oui.

—Alors, nous glissons sur la glace et courons risque de tomber dans la chute !

—Nous avons des souliers de caoutchouc et des crampons de fer.

Nous nous regardons, à bout d'arguments. L'industriel profite de ce moment d'hésitation pour nous entraîner dans une soupenne où de larges sacs et des pantalons de toile huilée sont accrochés aux murs. Le guide nous fait entrer dans le pantalon, si raide qu'il tient debout par lui seul ; nous revêtons le pardessus, nous nous coiffons d'un bonnet informe et partons d'un grand éclat de rire en nous apercevant dans ce burlesque accoutrement. Ainsi fagottés, nous avons l'air de deux Esquimaux.

Gravement, la démarche singulièrement gênée par le pantalon goudronné qui se plie à peine aux mouvements des jambes et nous bat sur les talons, nous traversons la rue sous l'averse et descendons, avec la raideur de deux automates, les cent vingt marches de la tour. Nous en sortons en nous glissant avec mille et une précautions sur la pente rapide et glacée qui nous sépare de la falaise blindée de glace du sommet à la base. Mais une fois ici, nous sommes amplement récompensés de nos efforts et de la crainte que nous avions éprouvée de rouler dans le gouffre.

Quel spectacle grandiose nous offre la cataracte aperçue de bas en haut ! Vingt pieds à peine nous séparent de cette gigantesque trombe qui précipite l'énorme épaisseur de ses flots dans des antres insondables et dont le ciel n'a jamais vu le fond. Sous nos pieds, le sol tremble au fracas de la masse de quatre des principales mers intérieures de l'Amérique du Nord qui s'engouffrent, là, dans un espace de moins de mille pas. Eclatant comme le pétilllement de la fusillade sur le grondement sourd du canon entendu à distance, des crépitements secs se détachent, en pizzicato, de l'en-